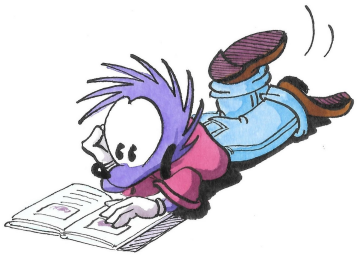
SILIUS-EDITO

N°48. Juin 2024

Sommaire

*Les vestiges des édifices religieux disparus du centre d'Angoulême
*Voyage à travers les arts. Les lieux de la musique dans la Venise baroque
*Découverte. Portovenere. La sixième des Cinq Terres



Angoulême. Les vestiges des édifices religieux disparus du centre historique.

C'est le destin d'une ville historique au long passé. Des monuments disparaissent, d'autres les remplacent. Angoulême est particulièrement riche en ce qui concerne le patrimoine religieux. La ville possède en effet un grand nombre d'églises. Certaines d'entre elles remontent à un lointain passé, telles la cathédrale Saint-Pierre, l'église Saint-André, la chapelle des Cordeliers ou la chapelle Saint-Roch. Mais d'autres, même si leurs origines sont anciennes, ont été totalement reconstruites à une époque parfois récente. C'est le cas de l'église Saint-Martial, église romane remplacée par un pastiche néo-roman par l'architecte Paul Abadie fils au XIXème siècle, qui rebâtit également l'église Saint-Ausone, mais aussi de Notre-Dame d'Obezine, rebâtie par les architectes Barbaud et Bauhain à partir de 1897, l'église Saint-Jacques de L'Houmeau, reconstruite par Paul Ababie Père.
Certains édifices ont totalement disparu, ne laissant aucune trace visible: le Petit Saint-Cybard, Saint-Jean, Saint-Antonin, Saint-Augustin, Saint-Éloi (dite aussi à l'origine Saint-Pierre-hors-les-murs), Saint-Vincent, Saint-Yrieix, l'abbaye de Beaulieu, l'abbatiale de Saint-Cybard, l'enclos du temple, les couvents des Jacobins, des Capucins, des Minimes, des Filles de la Foi, et l'ancien Séminaire. Ces monuments ont entièrement disparu de l'histoire et du paysage architectural de la ville car ils n'ont même pas fait l'objet d'une reconstruction totale ou partielle. Ils ont simplement disparu, remplacés par des constructions qui n'évoquent en rien leur existence passée.

Le chevet de l'ancienne église Saint-Martial

Il est également de ces édifices religieux qui ont disparu, mais qui malgré tout ont laissé subsister quelques vestiges, parfois très discrets et donc totalement inconnus. Pourtant, certains de ces vestiges sont encore bien visibles, mais ne sont pas reconnaissables cependant, parfois intégrés dans des structures à l'occasion très contemporaines et restent donc méconnus. Du moins, leur identité n'est pas perceptible. Parmi ces édifices, figurent d'anciennes églises paroissiales, mais aussi de simples chapelles, ou de vastes établissements religieux, prieurés, couvents ou abbayes...
Cet article vise à identifier les vestiges d'édifices religieux que l'on peut encore percevoir dans le centre historique, à l'intérieur du périmètre des anciennes murailles.
Pour les édifices situés à l'extérieur de cet espace, ils auront l'occasion d'être étudiés dans un article ultérieur. Car une ville historique telle qu'Angoulême peut être sujet à bien des articles...

-Lorsque l'on aborde le centre historique par le plateau, à l'Est, au niveau de l'une des principales entrées de la ville, le premier édifice dont on puisse trouver des vestiges est l'ancien couvent des Ursulines. En 1628, l'évêque Antoine de La Rochefoucauld fit appel à des religieuses de Sainte-Ursule de Brive pour les faire venir dans la ville à s'occuper de l'éducation des jeunes filles. Une petite communauté arriva alors, s'installant provisoirement dans l'hôtel particulier des Nesmond avant de s'installer dans leur établissement définitif en 1629. Le couvent se situait entre la place de la petite halle (Place Marengo) et l'église Saint-Martial. Le nombre de religieuses devint rapidement important, jusqu'à vingt-quatre en 1646, mais quinze en 1789. Le couvent était réputé pour la qualité de l'instruction qui y était donnée. Les religieuses étaient logées dans un long corps de bâtiment orienté Nord-Sud, et au Nord de ce logis était la chapelle qui dominait la rue de Chande. Le couvent fut fermé sous la Révolution et les bâtiments vendus comme biens nationaux en plusieurs lots. Une loge maçonnique occupa le logis dans la première moitié du XIXème siècle, suivie en 1853 par les Sœurs de la Sagesse, puis l'orphelinat Saint-Martial au début du XXème siècle. En 1912, la chapelle et une partie du logis furent détruits pour être remplacés par le bâtiment de la Caisse d'Épargne. Mais à l'arrière de cet édifice moderne, dans l'impasse Marengo, coincée entre diverses constructions modernes peu glorieuses aux abords d'édifices historiques, subsiste une partie du logis des Ursulines, du deuxième quart du XVIIème siècle.

-L'ancienne église Saint-Paul. Mentionnée en 1110, elle aurait été de fondation mérovingienne et serait donc l'une des plus anciennes églises de la cité. Située dans un quartier commerçant et densément peuplé, elle se trouvait à proximité du rempart oriental d'Angoulême, de la fin de la période gallo-romaine. Elle était le centre d'une paroisse riche, comprenant des commerçants mais aussi des gens de robe et de l'aristocratie. Peu de documents nous montrent l'aspect de cet ancien édifice, mais d'après certaines sources telle le plan de Belleforest (XVIème siècle) elle se présentait comme un édifice roman dont la partie orientale était plaquée contre la muraille antique. Elle fut augmentée d'un chevet gothique plat édifié au-delà de cette muraille qui fut partiellement abattue lorsque la superficie fortifiée d'Angoulême fut agrandie au XIIIème siècle vers la paroisse de Saint-Martial. Entre ses parties romane et gothique, l'église se situait donc à cheval sur le tracé de la muraille primitive. Un petit clocher-peigne percé de deux arcades s'élevait entre la nef et le chœur.
Le chevet gothique a été édifié au XIVème siècle. Plusieurs chapelles furent greffées à différentes époques contre les murs de l'église: la chapelle de la Pitié fondée en 1530, les chapelles de la Vierge, de la Trinité, des Spasmes, de Saint-Joseph, des Gouffiers, de Guillaume Duvignaud (fondée en 1603). Guillaume Guez-De-Balzac avait fondé une chapelle pour sa famille en 1612. Le cimetière et le presbytère bâti sur une salle voûtée se situaient au Sud de l'église.

Saint-Paul fut fermée sous la Révolution française et vendue comme Bien National (ainsi que le presbytère). L'état des lieux dressé en 1791 mentionne un grand nombre de peintures et d'œuvres d'art disparues aujourd'hui. L'édifice fut progressivement démoli dans le courant du XIXème siècle. Ce qui subsistait du vaisseau principal servait d'écurie en 1881, peu de temps avant la construction du Crédit Lyonnais qui provoqua la destruction quasi-totale de l'ensemble. Dominant la rue des Arceaux à proximité du marché couvert, subsistent au milieu des constructions, une partie du chevet gothique plat avec une fenêtre ogivale encadrée de contreforts, et des éléments de voûtes intégrées dans les édifices privés voisins. Le bar des Arceaux placé au-dessous de ces vestiges, était au XVIIIème siècle la sacristie de l'église.

-Sur une partie du site de l'ancien Palais Taillefer, aurait existé dès le XVIème siècle une communauté de religieuses réunies sous le vocable de Sainte Claire. Au même emplacement fut fondé en 1640 grâce à François de Nesmond, le couvent des Tiercelettes (ou Dames du Tiers Ordre de Saint-François). Le fondateur eut sa sépulture, trois ans plus tard, dans la chapelle du couvent placé sous le vocable de Notre-Dame de la Conception.

Les religieuses s'occupaient essentiellement de l'éducation des jeunes filles. Devenant progressivement propriétaires, après 1640, de tout un ensemble de bâtiments compris entre les actuelles Place Francis Louvel (ancienne Place du Mûrier), rues de Beaulieu, Taillefer et du Soleil.
Vers 1650, une première chapelle longeait le côté Nord de l'entrée de la rue de Beaulieu. Au XVIIIème siècle, en 1733 selon Vigier de la Pile, une nouvelle chapelle fut érigée, dans le sens Nord-Sud, au-dessus d'une grande salle voûtée qui, à l'époque médiévale, appartenait au Palais Taillefer. Cette chapelle avait une dimension de 24 mètres de long sur 8 mètres environ de large et 8 mètres de haut.
Les religieuses furent expulsées sous la Révolution, de leur couvent qui fut vendu en différents lots comme Biens Nationaux en 1793. Tout fut profondément transformé par la suite. Aujourd'hui, subsistent, à l'arrière de la façade du XIXème siècle donnant sur la Place Francis Louvel et la rue de Beaulieu, des vestiges de la chapelle du XVIIIème siècle dominant un jardin. Sous cette chapelle demeure la grande salle voûtée du Palais Taillefer qui s'étire sur environ 30 mètres de long, 10 mètres de largeur et 8 mètres de hauteur sous voûte. Si cette salle, accessible par le jardin, est aujourd'hui semi-enterrée, ce n'était pas le cas à l'origine à l'époque médiévale. Sur le flanc Est des restes de la chapelle se voit une petite tour à plan carré qui devait être le clocher de la chapelle. De même, quelques façades avec fenêtres de style classique séparées par des pilastres délimitant différentes travées, semblent témoigner de l'existence des logis des religieuses, et pouvant dater parfois du XVIIème siècle.
-Le couvent des Carmélites fut fondé en 1653 par Anne Regnauld de La Soudière. Une maison est acquise dans le quartier du Minage (dans l'actuelle rue Turenne), et avec le consentement du Corps de Ville et de l'évêque François de Péricard, le nouvel établissement est placé sous le vocable de la Sainte trinité, de Notre-Dame et de Saint Joseph. Six religieuses étaient en place lors de son ouverture. Plusieurs achats de propriétés eurent lieu à partir de 1656 et ce, jusqu'en 1788, pour permettre l'agrandissement de l'établissement, notamment pour l'édification de la chapelle et d'une quinzaine de cellules. Lors de la suppression du couvent en 1792, il y avait 28 religieuses, qui furent alors dispersées. Certaines d'entre elles s'établirent par la suite dans l'ancien couvent des Carmes, faubourg de L'Houmeau, pour fonder une école (l'actuelle école de Chavagnes). Les biens des Carmélites furent vendus en 1793 et une partie de l'édifice servit de maison de réclusion pour les prêtres réfractaires, puis de prison à partir de 1796. En 1848, les bâtiments abritèrent la première école normale d'instituteurs de la Charente. En 1855, les religieuses de Sainte Marthe acquirent une partie de l'ensemble pour établir le noviciat de leur communauté. L'ancienne chapelle fut alors transformée en cuisine avec cellier.

Actuellement subsistent de cet édifice, plusieurs éléments de demeures privées antérieures à l'établissement des religieuses au XVIIème siècle. Apparaissent ainsi quelques traces d'ouvertures gothiques dans les murs. De même, une bretèche dominant la façade Nord serait un souvenir d'une ancienne demeure, celle des Giraud de La Mothe. Quant au grand portail baroque ouvrant sur la place Turenne et la superbe porte, baroque également, dans la rue du même nom, nous avons affaire à des réalisations du XVIIème siècle correspondant aux édifications des Carmélites. Le nombre de 1739 inscrit dans la pierre près de l'agrafe de la porte baroque n'est pas une date, mais correspond au numéro de la porte sur la rue au XVIIIème siècle.

-Le collège des Jésuites. Il existait un collège dès le XVIème siècle qui se situait à partir de 1541 à l'emplacement du conservatoire de musique actuel. Les locaux furent agrandis en 1591 jusqu'en direction de l'église (disparue) de Saint-Vincent située à l'angle de la Place de New-York et du rempart Desaix. L'établissement n'était cependant pas bien entretenu et se dégradait progressivement. De plus, les guerres de religion finirent par mettre fin à son existence. Pour pouvoir relever l'établissement, on fit alors appel aux Jésuites. Dix d'entre eux acceptèrent de venir à Angoulême en 1622. Le nouveau collège prit le vocable de Saint-Louis. Une chapelle, dont subsiste le clocher, fut ouverte au public, mais sans l'autorisation de l'évêque Antoine de La Rochefoucauld. Ce dernier fit fermer le sanctuaire, qui ne fut remis en service qu'en 1635 sans être ouvert au public. Grâce à des dons et des legs, l'établissement acquit des maisons voisines pour s'agrandir. Le nombre d'élèves augmenta, de 200 en 1626 à 450 en 1730. Quand, en 1762, les Jésuites furent frappés d'interdit en France et dispersés, le collège d'Angoulême fut placé sous l'autorité du corps de ville, mais dès lors, le nombre d'élèves diminua, et l'établissement finit par fermer définitivement en 1792.

Le collège et sa chapelle ouvraient sur une petite place accessible uniquement par deux impasses depuis la cathédrale (les actuelles rues Molière et Corneille), et l'ensemble de l'établissement était protégé par une muraille. Des jardins, deux bibliothèques, un pensionnat, accompagnaient la chapelle et les salles de cours. En 1844, la salle philharmonique fut aménagée dans l'ancienne chapelle, et l'école de musique s'installa dans les anciens locaux des Jésuites. Ainsi le XIXème siècle provoqua une transformation profonde de l'édifice. Autour de 1980, le nouveau conservatoire de musique fut aménagé enfin, provoquant la destruction d'une grande partie des bâtiments anciens. Seuls subsistent le clocher de l'ancienne chapelle qui porte la date de 1680, et un mur percé d'arcades ouvrant sur la place Henri Dunant. Un ascenseur loge dans ce clocher. Le nouvel établissement a été inauguré en 1982.
-L'ancien Hôtel-Dieu de Notre-Dame des Anges. L'hôpital de Notre-Dame des Anges a été érigé en 1651 grâce au vœu et aux legs de l'ancien maire Jean Guérin et de son épouse Louise Lériget. La congrégation des Filles de sainte-Marthe fut alors créé en 1662 sur la décision de l'évêque François de Péricard, pour le soin des malades. Une chapelle, édifiée dans le sens Nord-Sud, ouvrait sur l'actuelle place du Petit Beaulieu. C'est dans cette chapelle que fut érigée en 1654, selon sa volonté, la sépulture de Jean-Louis Guez-De-Balzac.

À la suite de la Révolution, de 1792 à 1801, les religieuses hospitalières de Sainte-Marthe furent plusieurs fois expulsées, voire parfois même emprisonnées. Mais rappelées à chaque fois par la population et le corps de ville pour leur dévouement, elles purent regagner leur établissement. Celui-ci s'agrandit alors pour incorporer les bâtiments de l'ancien couvent des Cordeliers, voisin, avec sa belle église gothique.. L'architecte Paul Abadie Père transforma l'ensemble en 1849 – 1850. La chapelle Notre-Dame des Anges fut détruite et la chapelle des Cordeliers devint alors la nouvelle chapelle de l'hôpital. La sépulture de Jean-Louis Guez-De-Balzac y fut transférée à l'occasion. De l'ancien Hôtel-Dieu ne subsiste aujourd'hui qu'un corps de bâtiment du XVIIème siècle, donnant sur la place du Petit Beaulieu, à l'arrière des bâtiments du Lycée Guez-De-Balzac. L'édifice possède sur sa façade septentrionale, une belle porte classique encadrée de pilastres d'ordre toscan, des oculi et des lucarnes à fronton curviligne ou à volutes. Une autre lucarne du même style se trouve sur la façade arrière du bâtiment. L'intérieur de l'édifice conserve des arcades de l'époque de la construction, soit du XVIIème siècle.

-Le couvent des Sœurs de l'espérance. Cette congrégation catholique fondée à Bordeaux en 1836 par l'abbé Noailles, avait pour mission le soin des malades à domicile. En 1890, cette congrégation possédait plus de soixante établissements en France, dont un à Angoulême. La loi des associations en 1901 menaçant les communautés religieuses, l'édifice qui leur appartenait dans la rue du Minage fut alors délaissé. Derrière une façade de grande maison classique, une petite chapelle néo-gothique témoigne de leur implantation dans la ville. D'un plan simple, rectangulaire, elle n'en possède pas moins un charme certain. Malheureusement, laissée longtemps à l'abandon, elle a été récemment divisée dans le sens de la hauteur par un plancher, ses fenêtres ont ainsi été scindées en deux sur leur hauteur, et cela pour permettre l'aménagement en son intérieur, d'appartements. Il est à noter que ce vandalisme architectural (un parmi tant d'autres) a pu se faire avec l'aval de l'architecte en chef des Monuments Historiques. C'est dire... Fort heureusement, la structure générale de cette petite chapelle subsiste, et on peut se permettre de rêver qu'un jour, une restauration intelligente (rare à Angoulême) redonne à l'édifice son volume intérieur d'origine.

Photographies prises avant les récents travaux de «restauration»

-L'église du Petit Saint-Cybard. Depuis l'époque romane existait à proximité du palais épiscopal, une petite église ayant possédé ce vocable. Elle a laissé place au XIXème siècle à une maison bourgeoise, la maison Lehmann, devenue à la suite de la première guerre mondiale la maison des pupilles de la nation. Il ne reste rien de visible de cette ancienne église romane, à moins que des fouilles archéologiques puissent permettre la découverte de vestiges...

En 1900 à proximité de ce site, se trouvait le doyenné, dont la façade principale donnait sur la rue du Minage. Cet établissement, d'origine médiévale mais remanié à la Renaissance et au XVIIIème siècle, disparut en 1900 (sic) pour laisser place à un couvent de religieuses, les Sœurs du Sacré-Coeur. Le nouvel édifice possédait une chapelle, dédiée au petit Saint-Cybard, en souvenir de l'ancien édifice roman. Mais après la promulgation de la loi des associations en 1901, le couvent fut délaissé par les religieuses pour devenir par la suite le collège Jules Verne. Aux environs de l'an 2000 eut lieu un nouveau saccage: le collège fut restauré et pour cela, des façades ont été éventrées, mais surtout, la chapelle, comme celle des Sœurs de l'Espérance, fut divisée en plusieurs niveaux, supprimant ainsi à l'intérieur son effet de verticalité. Le pire est au niveau des vitraux: ceux de 1900, considérés comme inintéressants comme la plupart des vitraux du XIXème siècle (jugement malsain qui aboutit à la destruction systématique de tout un pan de l'histoire du patrimoine de la façon la plus crétine qui soit) furent purement et simplement détruits pour laisser place à d'immondes créations contemporaines, encore une fois avec l'aval de l'architecte des Monuments Historiques. Ici aussi, on peut rêver d'une restauration intelligente qui pourrait au moins redonner à la chapelle ses volumes intérieurs d'origine.

-Notre-Dame de La Peine. Cette ancienne église paroissiale dépendait du groupe cathédral et selon la tradition, aurait été fondée par Saint Ausone, premier évêque légendaire de la ville d'Angoulême. Notre-Dame était considérée comme la protectrice du «pagus» d'Angoulême (Beata Maria de Pagina). Ses dernières formes connues remontaient en réalité à l'époque romane, de la fin du XIème ou du début du XIIème siècle, mais son orientation (façade principale à l'Est et non à l'Ouest) pourrait évoquer des origines bien plus anciennes. L'église Notre-Dame se trouvait au chevet de la cathédrale Saint-Pierre. Elle était constituée d'une nef centrale certainement non voûtée, de quatre travées, de bas-côtés, d'un transept et d'une abside qui venait côtoyer l'abside de la cathédrale. La nef centrale était séparée de ses collatéraux par des arcades reposant sur des colonnes. Le collatéral et le transept Nord disparurent dès le XIIème siècle lors de la construction de la grande salle voûtée du nouveau palais épiscopal de l'époque, conservée aujourd'hui au rez-de-chaussée du Musée.

L'église fut démolie en 1854 par l'architecte Paul Abadie (re-sic!). De superbes chapiteaux romans ont heureusement été conservés dans le jardin de l'évêché, aujourd'hui le square Girard II. Une partie de l'ancienne façade romane, orientale, est également conservée dans la rue de l'évêché. Cette façade conserve un portail remanié à l'époque classique et au-dessus, des traces d'arcatures romanes. Jean-Hippolyte Michon, qui a connu l'édifice avant sa destruction, en fournit notamment des descriptions et un plan, dans sa statistique monumentale. Il signale notamment l'existence, sous l'église, d'une crypte aménagée à même la roche, crypte que des fouilles archéologiques pourraient permettre de révéler. Une nouvelle chapelle dédiée à Notre-Dame de la Peine, de modestes dimensions, sur deux niveaux, a été érigée, à la demande de l'évêque Monseigneur Cousseau, par Paul Abadie, à l'arrière des vestiges de la façade de l'ancien édifice. Le niveau inférieur abrite les restes des superbes sculptures Renaissance provenant de l'ancienne chapelle Notre-Dame Du Salut (dite de Saint-Gelais) détruite par le même Abadie. La partie supérieure est accessible depuis les salles du Musée auquel elle est intégrée.

La cathédrale Saint-Pierre a possédé jadis un certain nombres de chapelles, de différentes périodes, et de différents styles. Beaucoup ont disparu au XIXème siècle, détruite encore une fois par l'irrévérencieux Abadie. Des traces subsistent parfois de ces anciennes chapelles, mais elles feront l'objet, ultérieurement, d'un autre article.
Comme on peut le voir, si certains édifices religieux ont disparu sans laisser aucune trace, certains d'entre eux sont encore perceptibles et peuvent nous permettre d'imaginer la richesse monumentale et artistique que les événements mais aussi, souvent, l'ignorance de certains, n'ont pas hésité à massacrer. Plutôt que de valoriser en permanence le destructeur Paul Abadie (sans le négliger toutefois), il serait peut-être temps de réagir enfin dans cette ville historique d'Angoulême pour mettre en valeur, restaurer voire sauver, cet intéressant patrimoine historique et artistique.

Voyage à travers les arts. Les lieux de la musique dans la Venise baroque.

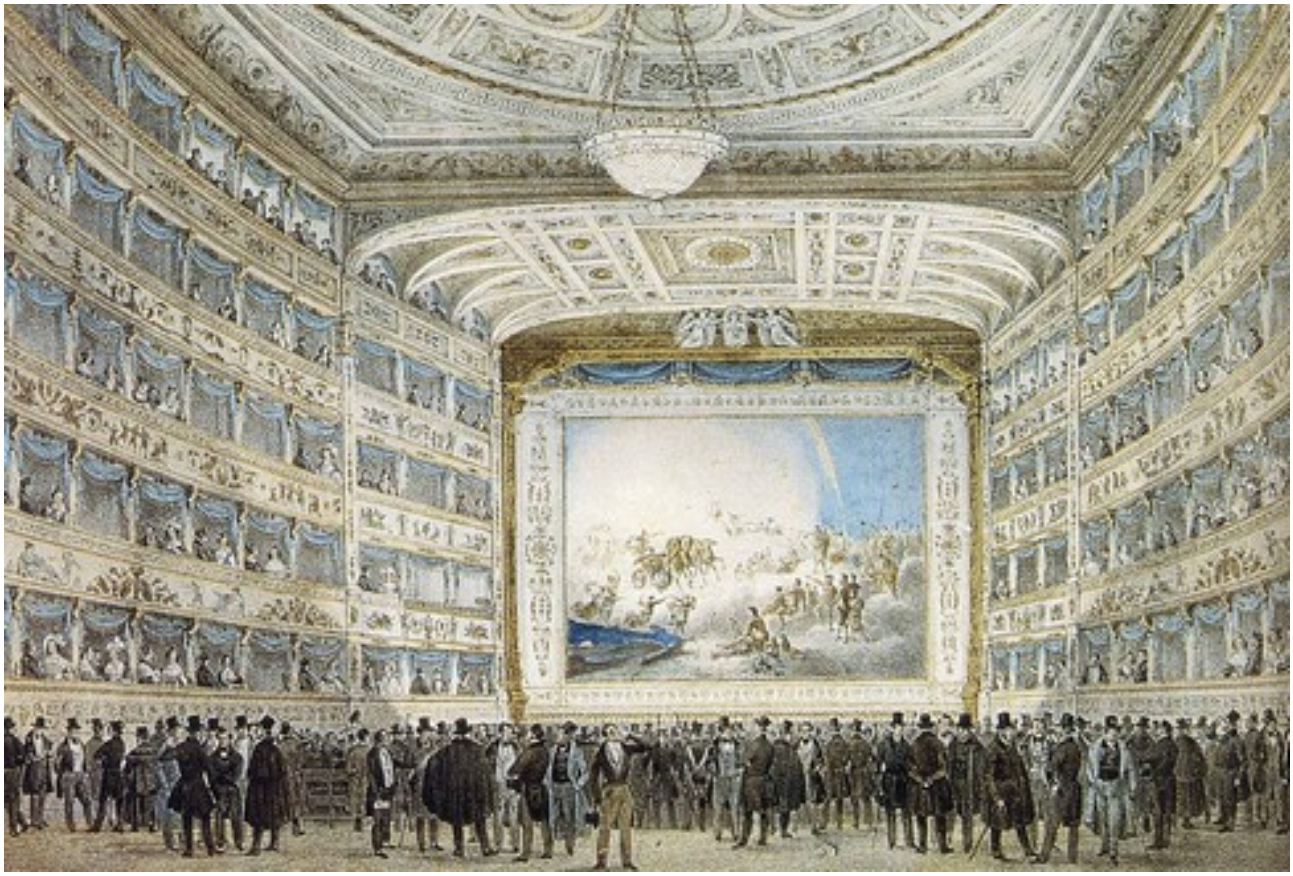
Canaletto. Piazza San Marco. 1723. Madrid, Musée Thyssen-Bornemisza

Aux XVIIème et XVIIIème siècles, les événements et une économie s'affaiblissant, provoquent un lent déclin de la Sérénissime. Pourtant, Venise reste un centre culturel et artistique majeur, l'un des plus importants au monde encore à cette période. En architecture, peinture, sculpture, même si quelques historiens de l'art veulent voir une certaine crise à la fin de la période baroque, un renouveau s'opère, principalement à la toute fin du XVIIème siècle, et surtout au début du XVIIIème siècle. L'activité de peintres comme Sebastiano Ricci, la dynastie des Tiepolo, puis Canaletto et bien d'autres feront la renommée, encore en ce temps, de la ville. La réalisation de peintures sur toile de grands formats y constitue alors l'une de ses plus grandes, peut-être la plus grande école du genre de cette époque.

De plus, Venise continue d'être l'une des destinations favorites, depuis longtemps, d'artistes du Nord, notamment flamands. Mais bien d'autres visiteurs accourent, pour s'émerveiller des richesses uniques de la ville, des touristes, déjà, pourrions-nous dire. Et pour parler de ces visiteurs, il n'est pas seulement besoin d évoquer les jeunes aristocrates qui font leur «Grand Tour» en Italie. Venise attire déjà, au XVIIIème siècle, des visiteurs assez nombreux. Parmi ceux-ci, des lettrés, des souverains, tous avides de la découverte de cette ville unique. Ils ramènent dans leurs bagages, des «vedute», ces fameuses peintures de vues architecturales qui feront la notoriété de leurs auteurs: Carlevarijs, Canaletto, Bellotto, Francesco Guardi...

Mais il y a aussi les ambassadeurs auprès de la République vénitienne, qui font venir leurs familles, leurs amis, pour leur faire découvrir cette ville unique dans laquelle ils sont affectés. Pour tous ces visiteurs, les loisirs, les musées, les concerts... Les concerts, justement! La musique est de partout, dans les salons, les théâtres, sur les gondoles où les gondoliers entonnent leurs barcarolles... certes, la musique fait partie des nombreux atouts qui charment les visiteurs, mais elles est aussi pour les Vénitiens, comme un organe vital qui assouvit plus qu'une passion, leur mode de vie. Les musiciens, voire les anges musiciens qui abondent dans les tableaux de cette époque en témoignent.

À l'époque de la Renaissance, la musique se joue surtout en mode privé, dans les salons de l'aristocratie, ou dans les églises, notamment pour accompagner les offices. À cette époque déjà, des musiciens se font un nom, par leurs compositions ou leurs innovations. Andrea Gabrieli et son neveu Giovanni étaient de ceux-ci. Ils plaçaient quatre chœurs sur les quatre tribunes de la basilique San Marco, créant ainsi des effets de stéréophonie qui transportaient l'assemblée dans une incroyable atmosphère, provoquant ainsi son admiration.
Le XVIIème siècle voit une véritable révolution. Le premier théâtre d'opéra au monde ouvert au public est inauguré à Venise en 1637, pendant le Carnaval. Il s'agit du San Canziano, qui porte le nom de la paroisse du quartier. Dès 1639, deux autres font leur apparition, le Santi Giovanni e Paolo et le San Moise, dans le quartier des églises de ce vocable. En tout, entre 1637 et 1700, ce sont seize théâtres d'opéra qui sont inaugurés. Ils finiront par disparaître pour laisser leur place à d'autres lieux, à l'exception du San Giovanni Crisostomo, rebaptisé le Malibron en 1834, et qui fonctionne toujours après avoir été restauré plusieurs fois.
Le XVIIIème siècle est surtout marqué par la création du célèbre théâtre de la Fenice, érigé en 1790. Il s'agit de l'un des théâtres d'opéra les plus fameux et parmi les plus beaux d'Italie, voire du monde. À la suite d'un concours organisé auprès de plusieurs architectes, c'est le jeune Giannantonio Selva, vainqueur de la compétition, qui l'édifia entre 1790 et 1792. L'un des principaux intérêts du point de vue architectural est, pour l'architecte Selva (qui érigera plus tard la façade du musée de l'Accademia di belle Arti) d'avoir su concevoir une grande salle de concert dans une aire à la forme et au plan complexes. Ce fut une réussite totale. La façade néo-classique, sobre et élégante, ne laisse pas deviner, par ses dimensions, l'espace intérieur. En effet, derrière cette façade, la grande salle en forme de fer à cheval impressionna le public lors de son inauguration. Dans le même édifice, la salle dite Apollinea, qui porte le nom de l'orchestre philharmonique qui en fera son siège jusqu'en 1860, présente également une superbe architecture. Le théâtre de la Fenice brûla en 1836, et à la suite de cela, la grande salle fut restaurée fidèlement par les frères Meduna, élèves de Selva. La restauration qui a suivi le terrible incendie de 1996 est tout aussi remarquable. La Fenice renaît toujours de ses cendres...



La grande salle de la Fenice en 1837 (Musée Correr, Venise)

Pendant toute cette période baroque et classique, Venise est un des plus grands hauts-lieux de la création musicale en Europe. Plusieurs œuvres musicales sont créées et inaugurées pour les salles vénitiennes. *L'incoronazione di Poppea* de Monteverdi est consacrée au Santi Giovanni e Paolo en 1642, vingt-six opéras de Vivaldi, trente-cinq de Cavalli, trois de Cimarosa, sept de Paisiello, huit de Hasse, trois de Piccini, le *Mitridate Eupatore* d'Alessandro Scarlatti en 1707, l'*Agrippina* de Haendel au San Giovanni Crisostomo... Il a été calculé qu'entre 1680 et 1700, cent-cinquante opéras de compositeurs vénitiens ont été créés à Venise, et pas moins de quatre-cent-trente-deux entre 1700 et 1743. Cette élan continue malgré l'effacement progressif de Venise sur la scène internationale et sa chute après la fin de la république sérénissime et la prise de la ville par Napoléon. On peut en juger par le nombre important de grandes créations au XIXème siècle: à la Fenice, cinq opéras de Verdi dont *Rigoletto* et *La Traviata*, *Maria di Rudenz* de Donizetti, *L'Italiana in Algeri* et *Semiramide* de Rossini; au San Moise, *Tancredi* de Rossini... Igor Stravinsky choisira, au XXème siècle, la Fenice pour y créer *The Rake's Progress...*

Le génie de Venise consiste notamment d'avoir permis l'accès à ces théâtres pour tous publics. Ainsi la grande musique, réservée jusque là aux intérieurs de palais, se démocratisa. Pour la première fois, la haute société et les classes laborieuses se côtoyaient pour la même cause artistique, pour la même émotion. Ce que Venise réussit à prouver, c'est que la musique ne perdait en rien à devenir un élément majeur de cohésion sociale. *L'Incoronazione di Poppea* de Monteverdi, en 1642, qui réunissait sur scènes des personnages aristocratiques tels que l'empereur Néron, Sénèque et Octavie, avec la courtisane Poppée et les figures populaires des domestiques et de la nourrice devint en ce sens un emblème de cette cohésion sociale.

Il est d'autres lieux dans Venise où la musique a pu s'épanouir de façon remarquable, en jouant un rôle éminent dans la notoriété de la ville à ce sujet. Ces lieux, insolites en cela, ce sont les Ospedali. Ces établissements, au nombre de quatre, n'étaient pas des hôpitaux mais des œuvres de charité créées grâce à la volonté de notables réunis parfois en corporations, voire de la Sérénissime elle-même. Les Ospedali accueillaient les jeunes filles orphelines pauvres ou les jeunes bâtardes abandonnées. Seules les filles étaient admises dans ces établissements. Les garçons, étaient placés en d'autres lieux et recevaient un apprentissage. Les Ospedali de Venise étaient uniques en Europe dans le sens où ils faisaient office d'orphelinat pour les jeunes filles qui y étaient recueillies, mais également de conservatoire de musique. La formation musicale y était difficile et de qualité.

L'ancienne Scuola Grande di San Marco, place San Giovanni e Paolo

Trois de ces quatre Ospedali existent encore (leurs bâtiments du moins), seul celui de Santa Maria della Pietà (ou de la Visitazione), où Antonio Vivaldi enseignait, n'existe plus. Son église a en effet été reconstruite après la mort du célèbre compositeur par l'architecte Giorgio Massari. Sa façade classique domine la Riva degli Schiavoni. Les trois autres Ospedali sont: San Lazzaro dei Mendicanti, dont la façade longe le Rio dei Mendicanti, avec son église reconstruite par Vincenzo Scamozzi et Giuseppe Sardi, qui fait désormais partie, avec l'ancienne Scuola Grande di San Marco, de l'hôpital de San Giovanni e Paolo, près de la basilique homonyme; l'Ospedale degli Incurabili dans le secteur des Zattere, face au quartier de la Giudecca; l'Ospedaletto, dont la façade baroque de Baldassare Longhena cache une église remplie d'œuvres d'art et une salle de musique achevée en 1777 et où les jeunes filles s'exerçaient avant de chanter et de jouer de leurs instruments dans l'église. Là, elles étaient cachées derrière des grilles de la tribune au-dessus du maître-autel. De cette façon, elles étaient protégées des regards des auditeurs qui n'entendaient que les chants et les musiques qui semblaient descendre du ciel. Cette formation musicale était des plus qualitatives, et les prouesses des jeunes filles artistes étaient de notoriété internationale. Pour Charles de Brosse, la musique des Scuole était transcendante et les jeunes filles chantaient comme des anges. Jean-Jacques Rousseau, après une audition aux Mendicanti, affirma quant à lui que la musique y était bien supérieure à celle des opéras et n'a pas son semblable en Italie ni dans le reste du monde. «Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique: les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon (usage) mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri».
L'Ospedale di Santa Maria della Pietà était le plus fameux pour son éducation. Antonio Vivaldi y entra en 1703 comme maître de violon, à l'âge de vingt-cinq ans, et y resta jusqu'en 1740, au moment de son départ pour Vienne. C'est à la Pietà qu'il a écrit, pour ses élèves l'oratorio J*uditha Triumphans,* ses motets et la plupart de ses quatre-vingt-dix sonates et cinq-cents concertos. La formation difficile des jeunes filles leur donnait une capacité d'exécution des plus remarquables pour les audaces novatrices du compositeur, et une compétence technique exceptionnelle. Elles possédaient la réputation des meilleures violonistes d'Italie. Grâce à elles, Vivaldi a pu exploiter toutes les ressources alors inconnues du violon et la viole d'amour, ou d'autres instruments moins habituels encore pour cette époque comme la mandoline, le hautbois, le cor, la trompette, le basson... Ainsi la volonté de Venise de ne pas laisser ses jeunes filles à la rue en les sauvant d'un avenir incertain et en leur donnant une discipline des plus dures, participa à se doter d'une ambiance musicale de la plus haute qualité qui soit, réputée dans toute l'Europe, permettant à certains grands compositeurs d'élaborer parmi leurs plus grands chefs-d'œuvre. C'est une des facettes de la riche histoire culturelle et artistique de Venise que l'on oublie souvent d'évoquer.

Santa Maria della Pietà

Découverte. Portovenere, si proche des Cinque Terre.

En Ligurie, région de Gênes en Italie du Nord, les paysages de montagnes tombant dans la mer sont souvent à couper le souffle, par leur magnificence, mais aussi par l'extraordinaire richesse de la flore développée grâce à un climat des plus favorables. Le tourisme de plus en plus important ici, porte les visiteurs vers un territoire complètement inconnu il y a une vingtaine d'années en France, devenu l'une des destinations des plus privilégiées aujourd'hui: les Cinq Terres (les Cinque Terre, en italien). Il s'agit de cinq villages, sis dans d'incroyables environnements, dominant la mer ligurienne et cernés par de hautes montagnes. Ces cinq villages sont Monterosso Al Mare, Vernazza, Corniglia, Manarola et Riomaggiore. Leur situation les rend parfois inaccessibles par la route, et seuls les bateaux peuvent parfois les relier au reste de la région. Pour les accoster, plusieurs ports peuvent servir de partance, mais le plus intéressant est de partir de Savona, située au fond du golfe du même nom, tout proche. De là, les bateaux quittent le golfe parfois surnommé le golfe des poètes. Il est vrai que ce site attira lettrés, artistes et poètes qui souvent, résidèrent à Portovenere. Lord Byron est le plus célèbre d'entre eux. À la sortie de cette petite mer intérieure, au Nord-Ouest (ou sur la droite), la superbe petite cité de Portovenere s'ancre sur la roche au-dessus de l'eau, à la fois comme un phare et comme une puissante citadelle. Cette charmante petite ville est souvent l'occasion de haltes pour les visiteurs en partance pour les Cinque Terre et, comme ces dernières, tout comme les îles voisines de Tino, Tinetto et Palmaria, est classée dans le patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO. Elle a de quoi. Sa splendide situation, avec ses maisons colorées qui s'alignent au pieds d'une puissante forteresse, peut se vanter d'un riche patrimoine, comme la remarquable église romane de San Pietro qui semble surveiller, du haut de son promontoire, la sortie du golfe des poètes. La ville, qui a conservé une partie de son système défensif, s'étire en longueur avec une rue principale aux maisons édifiées en hauteur, dans la tradition génoise. C'est une longue histoire qui a forgé cette beauté patrimoniale, depuis l'époque où, au VIème siècle avant J.C., le peuple ligure occupait son territoire.

Les premiers écrits mentionnant Portovenere remontent au IIème siècle de notre ère. Citée en 150 par Claudius Ptolemaeus, en 161 dans l'itinéraire maritime de l'empereur Antonin Le Pieux, la ville se nommait alors Veneris Portus, le port de Vénus. Ce nom dérive du fait qu'un temple dédié à la déesse (Venere Ericina était la dédicace précise) se trouvait sur le promontoire rocheux où se dresse désormais l'église San Pietro. La situation de ce temple dominant les eaux rappelle que la déesse était née de l'écume de la mer. De l'époque romaine et du début du Moyen-Âge à l'époque byzantine, le Castrum Vetus, la ville ancienne, n'a laissé que peu de vestiges, essentiellement sur la pointe de Saint Pierre, comme une antique citerne ou, à l'emplacement de l'église actuelle, les bases d'un édifice paléochrétien. Au VIème siècle, le petit port de pêche devint une base navale byzantine, et possédait une abbaye mentionnée en 594 par le pape Grégoire Le Grand. Poste de défense contre les Lombards (ou Longobards), elle fut assaillie et dévastée par le roi Rotari en 643. La ville resta malgré tout, encore à l'époque carolingienne, une étape maritime importante. C'est ici que le diplomate juif Isaac, ambassadeur de Charlemagne auprès du calife Harun-Al-Rashid de Bagdad, fit étape de retour du califat en 801. Il y fit débarquer l'éléphant que le calife offrait à l'empereur.
Après les invasions normandes, sarrasines et turques entre le VIIIème et le XIème siècle, sort partagé avec les autres cités côtières de la région, Portovenere, qui était depuis le Xème siècle un fief des seigneurs de Vezzano, entra comme ses voisines dans le domaine de la République de Gênes, vraisemblablement en 1139. Mais dès le début du XIIème siècle, Gênes, pour contrer la puissance de la république maritime voisine de Pise, avait déjà permis l'installation de colons génois dans la ville. Portovenere fut, après son intégration dans le domaine génois, fortifiée dans la seconde moitié du XIIème siècle, et eut à subir de nombreux assauts, notamment de pirates sarrasins. Ainsi, la République génoise s'évertua à renforcer sa défense à différentes époques, comme en témoignent les vestiges de nombreuses fortifications. Portovenere fut, à l'époque napoléonienne, intégrée dans le département français des Apennins en 1805, avant d'entrer, après la chute de l'empereur, dans le domaine des ducs de Piémont-Savoie, rois de Sardaigne, qui l'intégrèrent en 1861 dans leur nouveau royaume d'Italie. Depuis, la petite cité est restée un important port régional, mais où l'activité militaire a laissé place à celle du tourisme.

Les fortifications de PortoVenere, souvent médiévales, subsistent encore en grande partie. Depuis la Piazza Giacomo Bastreri où se situe l'entrée principale de la cité, les murailles montent sur la roche en direction de la citadelle génoise, dite Castello Doria. La puissante forteresse remonte au XIIème siècle, mais fut l'objet de multiples remaniements jusqu'au XVIIème siècle.

La porte d'entrée de la ville donc, datée de l'année 1113, soit du début de l'intervention génoise à Portovenere, est dominée sur son flanc gauche par une haute tour carrée érigée en 1161. La porte fortifiée elle-même, surmontée de l'inscription *Colonia Januensis 1113*, possède sur sa face intérieure, côté ville, une fresque du XVème siècle, représentant la Madonna Bianca entre Saint Pierre et Saint Laurent. Au niveau de cette porte, démarre la longue rue principale de la cité, Via Giovanni Capellini, cernée de part et d'autre de hautes maisons, souvent d'origine médiévale. Côté mer, beaucoup de ces maisons possèdent deux accès, l'un ouvrant sur la rue, l'autre sur la mer. De vives couleurs agrémentent ces vénérables demeures.

Le cœur historique est dominé par l'église San Lorenzo, construction génoise du XIIème siècle de style roman. Le clocher fut rebâti après les bombardements aragonais de 1494. De même, l'édifice a subi quelques transformations, en son intérieur, aux XVème et XVIème siècle. De nombreux éléments et plusieurs œuvres d'art remontent à cette période, parfois au XIVème siècle. L'église abrite notamment des décorations provenant de galères de Portovenere ayant participé aux batailles de la Meloria (1284) et de Lépante (1571). Plusieurs édifices religieux se trouvent autour de la ville: San Giovanni Battista (localité de Fezzano), du XVIIIème siècle, avec un orgue monumental du génois Filippo Piccaluga, ou le sanctuaire Nostra Signora delle Grazie (localité de Grazie), du XVème siècle essentiellement. Dans le centre même de la ville, l'ancien couvent de San Francesco, du début du XVIIème siècle, abrite aujourd'hui l'hôtel de ville. Sur les îles voisines existent également des édifices religieux. Sur l'île du Tino, l'ancienne abbaye de San Venerio fut édifiée au VIIème siècle et rebâtie au XIème siècle dans le style roman. Abandonnée au XVème siècle, ses vestiges abritent un petit musée archéologique. Sur l'île du Tinetto, sont les ruines d'un oratoire paléochrétien voisinant une église du XIème siècle peut-être dédiée à l'origine à San Venerio, transformée aux XIIème et XIIIème siècles, ainsi qu'un oratoire du Vème ou du VIème siècle.

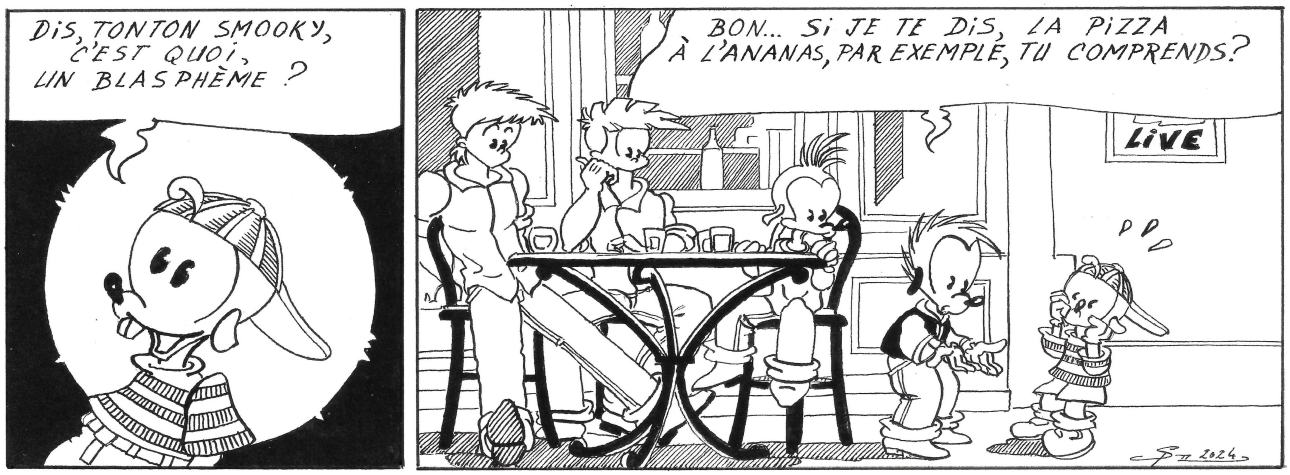
Mais l'église la plus suggestive de Portovenere est certainement San Pietro. Après avoir traversé toute la longueur de la cité, la Via Capellini aboutit à la vaste Piazza Spallanzoni, où se situait une grande partie de l'antique cité de Veneris Portus. Ici ont été retrouvées plusieurs vestiges parmi les plus anciens de l'histoire de la ville.

Depuis la place, un escalier permet l'accès à l'église Saint-Pierre, posée sur son promontoire rocheux et dominant la mer. Là, un oratoire du VIème siècle bâti en partie en marbre noir de la Palmaria a été intégré à un édifice à la fois roman et gothique. Le beau clocher roman avait également une fonction défensive.

Bordant l'église, une belle galerie à arcades romanes, dite la loggetta, offre de superbes panoramas, des falaises des côtes voisines ou sur la puissante forteresse Doria au-dessus de la ville.

Ainsi, la situation remarquable de cette petite cité, la richesse de ses couleurs, de son patrimoine historique et artistique sis dans un environnement naturel à l'occasion classé et protégé, font de la belle ville de Portovenere, une étape indispensable, à découvrir absolument en complément de ses célébrissimes voisines des Cinque Terre.

Smooky & Cie



Silvio Pianezzola©Mai 2024 – Silius-Artis.com Mai 2024

SILIUS-ARTIS.COM